

garçon aux cheveux frisés comme la laine d'un mouton, c'était presque un événement. Pierrin par-ci, Pierrin par-là ! Au père, on offrait un verre de vin ; à Zizi, un morceau de ce gâteau que les paysans franc-comtois *cuisaient* chaque vendredi et qui ne valait pas tout à fait le pain des boulangers. Pierrin prêchait, racontait ou chantait. Il vendait son charbon, entassait sur le chariot, des provisions pour son ménage ; du foin, parfois de l'avoine, pour son âne ; et il regagnait joyeusement sa hutte dans la forêt de Montrond.

Le 5 janvier de l'an de grâce 1847, Pierrin rentra chez lui plus tôt que de coutume. Il grelottait, mais il riait :

“ Ah ! Ah ! Ah ! Quel temps ! De la neige ! De la neige haut comme mon âne ! J'a cru que nous n'en sortirions pas. Polignac, — nous en demandons pardon à nos lecteurs, tous les ânes s'appelaient Polignac sous le gouvernement de Juillet. — Polignac secouait ses oreilles et faisait une grimace comme celle de l'huissier qui mangeait les oignons crus du père Braud. Ah ! Ah ! Ah ! ”

Tout en débarrassant son mari de sa limousine blanche de neige, raide de gelée, Nanette riait aussi :

“ Hi ! Hi ! Hi !... Un huissier !... Je vois sa figure d'ici !

— Enfin, nous nous en sommes tirés. Fais attention au panier, femme ! Voilà Fanchette qui se promène dedans ! ”

Fanchette était le dernier enfant du joyeux ménage. Aux cerises, elle devait atteindre ses quatre ans. Entre elle et Zizi, qui avait neuf ans, s'épanouissait Fanfan qui en avait sept. Fanfan possédait une vocation bien dessinée pour la menuiserie. Avec une bûche d'un demi-pied de tour, il parvenait sans peine à faire des allumettes. Un grand feu flambait sous la cheminée. Fanfan l'alimentait ; Zizi surveillait la marmite. Une forte odeur de bouillon aux choux emplissait la mesure.

La mère prit le panier.

“ Vois ! lui dit son mari.

— Une dame-jeanne de vin ! Un pain blanc ! Un jambon ! Des marrons ! Un gâteau !... ”

— Oui, femme, un festin dont nous nous souviendrons quand nous serons vieux ! C'est la fête des Rois, Nanette. Le roi boira, la reine boiera, nos petits roitelets boiront et nous chanterons au dessert. Maintenant, je vais bouchonner Polignac et lui mettre son couvert. Pendant ce temps, mets le nôtre et dérange les araignées qui sont au fond de nos gobelets.”

Nanette eut un mot mélancolique :

“ Si notre pauvre oncle de Suisse était ici ! dit-elle... ”

— Oui, murmura Pierrin. D'autant mieux qu'on se bat dans ce pays-là, à ce qu'il paraît. Mais bast ! l'oncle Thomas est un homme

avisé qui se moque des Suisses comme la lune se moque d'un chien.”

Il sortit.

Lorsqu'il rentra, la table était mise avec une recherche inusitée. Il n'y avait ni nappe ni serviettes. Ce luxe des civilisations avancées était inconnu au Montrond ; mais Nanette avait tiré de sa crédence de belles assiettes de faïence peinte en rouge et en bleu, au fond desquelles on voyait des coqs vernissés, des fleurs étranges, des arabesques dignes d'orner les murailles d'une mosquée. Une soupière énorme fumait au centre de la table. Pierrin remarqua que le gâteau des Rois était déjà découpé.

“ Ah ! la curiosité ! dit-il. Je parie que tu sais déjà où est la fève !

— Non, papa, répondit Fanfan, le futur menuisier. C'est moi qui ai fait les six parts.

— Comment ! les six parts ? Nous ne sommes que cinq. Tu as donc envie d'inviter Polignac. Ah ! Ah ! Ah ! Si Polignac allait être roi ! Ce serait farce. Nous serions obligés de dire : Le roi boit dans un seau ! ”

Et le bon charbonnier éclata de rire d'une façon tellement immodérée que, du fond du hangar qui lui servait d'écurie, l'âne crut devoir marquer sa stupéfaction par un hihanement prolongé.

La mère et les enfants éclatèrent de rire à leur tour. Quand le spasme fut passé, Nanette dit :

“ C'est moi qui ai recommandé à Fanfan de faire six parts. Nous sommes assez riches aujourd'hui pour faire la part du pauvre.

— Tu as raison, femme ; tu vauds mieux que moi. J'avais oublié, que veux-tu ! Ici, il n'y a guère que les loups qui puissent, à cette saison, nous rendre visite. Encore les reçoit-on si bien qu'ils aiment mieux s'adresser ailleurs. C'est néanmoins une bonne et sainte coutume. Il ne viendra personne, mais... ”

— Chut ! fit Nanette, il me semble que la neige vient de craquer sous un pas d'homme.

— A cette heure et par ce temps, ce serait miraculeux ! ”

On frappe au volet clos de l'unique fenêtre que possédât l'humble cabane.

“ Pour le coup, c'est quelqu'un ! ” fit le charbonnier.

Il se leva de table et ouvrit la porte. Dans l'encadrement apparut un grand vieillard maigre, un peu voûté, rapé dans un manteau de drap gris et coiffé d'un large chapeau de feutre mou. En entrant, il déposa, dans un coin de la hutte, un sac de cuir qu'il portait sur l'épaule et, ôtant son chapeau, fit voir à ses hôtes une longue figure pâle mais énergique, aux traits durs mais francs, envahis par une vaste barbe touffue et grise.

“ L'oncle Thomas ! ” s'écrièrent à la fois le mari et la femme.